

PAUL-ARMAND GETTE

PAYSAGE/EROS

J'ai beaucoup de difficultés à séparer les choses. Les arts et les sciences ne sont pour moi qu'un vaste domaine où seule la position que j'occupe fait que les uns ou les autres prennent plus ou moins d'importance. Généralement je me tiens à égale distance des deux et je les considère comme une manière un peu moins ennuyeuse que beaucoup d'autres de passer son temps. J'utilise ainsi un critère peu employé mais qui élargit le champ de ma perception. Ce qui m'importe c'est donc le point de vue et ce que je montre dans mes oeuvres, qu'il s'agisse du paysage ou de l'éros ne l'est qu'en fonction de cela. Dans tous les cas le corps de mes modèles est corps et non pas montagnes, vallées, ravins ou autres, je n'applique pas à l'humain les quelconques transformations qui sont l'objet de la géomorphologie, loin de moi toute idée de chosification des personnes et je me vois mal, malgré mon admiration pour Swift dans le rôle d'un Gulliver arpantant sa géante. S'il m'arrive de faire des comparaisons formelles c'est dans le sens contraire, elles sont dues alors à mon goût pour l'humour ou au charme de la mythologie. J'aime assez voir des Nymphes et des déesses partout, c'est une bien agréable façon de contempler le paysage. Cela dit chaque personne figurant dans mes oeuvres y est parce que nous avons partagé un plaisir consécutif au regard, quelque fois au toucher, dans un espace qui est celui de l'art.

Porto Arte, Porto Alegre, v. 4, n. 7, p. 78-81, maio 1993

Je sais que notre civilisation a privilégié l'esprit, le séparant artificiellement du corps avec les inconvénients que nous connaissons tous, c'est un découpage qui me fait horreur. J'ai la conviction que nous sommes un tout et que cette chirurgie imbécile fait de nous des infirmes. Que notre corps pense ne fait que m'émerveiller un peu plus, mais ces esprits, dotés d'autonomie, voletant par ci par là, très peu pour moi, je suis terre à terre, très près du sol que j'aime sentir sous mes pieds. Je ne suis donc pas un artiste idéaliste, mes ambitions sont modestes, mes théories simples et mes modèles pleins de grâce. Le paysage est une curieuse invention, alors que le point de vue coule de source à partir du moment où on ouvre les yeux. Ce qui me gêne avec le "paysage" c'est qu'il est plus ou moins, et plutôt plus que moins, fabriqué. Je ne m'en sens pas libre, le simple fait de vouloir me montrer le bel endroit suffit à m'enlever l'envie de le voir. En vrai je ne veux rien voir de spécial, mais être là où je suis, une exception je veux bien voir la mer car alors il n'y a plus de paysage.

Quand je m'occupe du paysage c'est pour savoir où il commence, paradoxalement je cherche plutôt à limiter l'espace, très vite j'utilise pour désigner certaines de mes recherches de l'expression: "contribution à l'étude des lieux restreints". Si ces lieux sont bien des constituants du paysage la proximité des bords les mettent pratiquement en contact avec le corps. Le pittoresque ne m'intéresse pas, je le crois responsable du tourisme qui lui ne retient que le stéréotype et se nourrit d'un exotisme qui n'est plus que l'amplification exacerbée d'une différence prometteuse d'illusion. Le problème de notre société est d'avoir remplacé l'illusion religieuse par celle d'une matérialité fautive, celle des images qui abusent nos sens. Les femmes, les hommes que nous montre la publicité pour nous faire voyager ou nous vendre quelque chose ne sont rien d'autre. Le réel disparaît au profit de simulacres minables, ceux que la mythologie nous proposait aimaient charnellement les humains, il n'existait entre eux et nous aucun décalage alors qu'aujourd'hui les images sont vides, il ne reste qu'un peu de couleur à la surface du papier des affiches. Banalité de l'exotisme, banalité de l'érotisme qui ne s'exerce que fictivement puisque les images montrées ne correspondent pas à la réalité mais à un supposé réel qui n'existe pas et que le spectateur n'a aucune chance de rencontrer. Ces stéréotypes sont alors comparés aux individus qui nous entourent et la non reconnaissance de ces idéaux désamorce nos rapports aux autres. La publicité fabrique à des millions d'exemplaires des images du corps et contribue à l'établissement d'un érotisme où les représentations en deux dimensions ne sont que des clones devitalisés. Ce ne sont pas les illusions des images trois D (trois dimensions) ni celles des hologrammes qui amélioreront les choses. Ainsi notre civilisation ne fabrique plus que des fantômes et un érotisme qui met en scène une

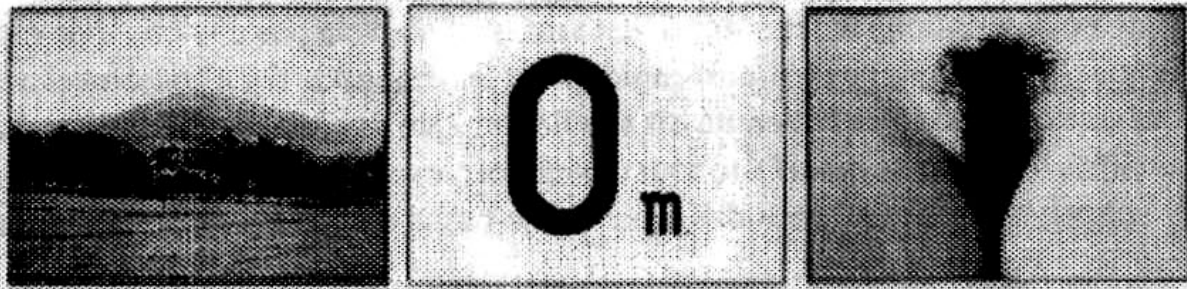
sexualité sans corps, l'unicité de l'individu disparaît au profit d'un stéréotype insaisissable. Les agences de voyage nous vendent des paysages conventionnels qui nous font tourner comme des fous autour de la planète, et secondairement favorise le développement d'une prostitution qui procure exotisme et érotisme, faux bien entendu, en échange d'un peu de monnaie. Plus rien n'est donné ni offert, ne reste que la poursuite effrénée des illusions.

A quand remonte l'invention du paysage? Sans doute en même temps que l'apparition du mot au 15^{ème} siècle. A partir de là se développera parallèlement un sous paysage: la montagne et paradoxalement la plage où le paysage disparaît puisque nos regards se portent généralement vers la mer et qu'il est alors dans notre dos. Voilà les deux points extrêmes entre lesquels on va déplacer les foules quatre siècles plus tard.

Mais où est l'art au milieu de cette gigantesque confusion? Eh bien il est présent, mais pas plus hier qu'aujourd'hui il est utopique de lui prêter beaucoup de pouvoir, il agit lentement, presque toujours à contre courant, il faut du temps pour que nous puissions le regarder. Il est vrai qu'il n'arrête pas de nous interroger et que nous ne trouvons pas toujours rapidement les réponses. Il y a ancré en chacun de nous une certitude que la beauté est si évidente que nous sommes certains de la reconnaître, mais elle se manifeste sous tant de formes que nous ne savons plus quoi faire, engoncés dans nos habitudes, quand elle passe devant nos yeux éberlués.

Depuis quelques années (1973) on voit figurer dans certaines de mes oeuvres un panneau sur lequel est inscrit 0m., c'est ce qui rest d'une méthode que j'ai empruntée aux sciences de la nature: le transect.

Il consiste en une ligne le long de laquelle on dispose des repères, généralement penta ou décamétriques, qui sert de guide à des relevés botaniques. Le temps passant je n'ai conservé que le premier de ces repères qui n'indique pas une altitude mais le commencement de quelque chose. A la question où commence le paysage, ma réponse est à nos pieds, je peux donc ironiquement y déposer ce panneau 0m. Par extension il indiquera un possible point de vue et le chiffre 0 (zero), comme dans le triptyque que je reproduis en illustration de ce texte où le paysage et "l'origine du monde" se situent de part et d'autre de lui. Il n'est jamais pour moi le signe de la nullité mais celui de tous les possibles.



Paul- Armand GETTE
Réflexion sur la sculpture V
1991 (détail)